



prixdelaperformance.ch
performancepreis.ch
premiodelaperformance.ch

Prix suisse de la Performance 2014 – Rapport du jury

Le Prix suisse de la Performance est une initiative des cantons de Bâle-Ville et d'Argovie et de la Ville de Genève. Ce concours lancé à l'échelle nationale a pour but de donner à la performance une plate-forme adéquate et de la présenter à un large public. Cette année, le partenariat du prix s'élargit encore avec les cantons de Bâle Campagne (BL) et de Lucerne. Chaque partenaire accueille tour à tour l'événement, à un rythme annuel.

Les cinq membres du jury ont sélectionné parmi les 85 dossiers soumis 7 projets de participant(e)s. Les projets retenus ont été présentés au public le 9 novembre 2014 dans les espaces *Le Commun* situés au BAC à Genève. Les artistes ont été jug(e)s et prim(e)s sur la base de leurs performances. Le Prix de suisse la Performance est doté de CHF 35'000. Le Prix du public est doté de CHF 5'000.

Les lauréat(e)s 2014

Les lauréates du Prix suisse de la Performance

Gisela Hochuli (BE), «In touch with M.O. – une sélection» (25'000 CHF)

Julia Geröcs (ZH), «Cacologie.» (10'000 CHF)

Le prix du public est attribué à

Nils Amadeus Lange et Janet Haufler (BS/BE), «Under the Influence» (5'000 CHF)

Le jury 2014

Membres du jury 2014-2016 :

Muda Mathis (artiste et enseignante à la FHNW HGK, Institut Kunst de Bâle), Bâle

Fabrice Gygi (artiste et professeur à l'ECAL de Lausanne), Genève

Membres du jury 2014 :

Judith Huber (artiste, performeuse et curatrice indépendante), Lucerne

Olivier Kaeser et Jean-Paul Felley (co-directeurs du Centre Culturel Suisse à Paris), Paris

Florian Feigl (artiste, curateur et enseignant), Berlin

Gisela Hochuli «In Touch with M.O. – une sélection»

Née en 1969 à Kölliken (AG), Gisela Hochuli a étudié la sociologie et l'économie à l'Université de Berne, ainsi que les arts visuels à la Haute Ecole d'art de Zurich. www.giselahochuli.com

Gisela Hochuli a proposé une performance en quatre actes, faisant allusion à différentes œuvres de Meret Oppenheim. Elle a intégré cette sélection dans un travail performatif complexe, en essayant de tenir compte non seulement des qualités esthétiques des différentes pièces, mais aussi de leur importance historique et sociale.

L'artiste, vêtue de noir, entre dans un espace vide à l'exception d'une tasse et d'une sous-tasse de porcelaine rose, et la peau d'un animal. Elle soulève la tasse et, très concentrée, la fait petit à petit trembler sur la sous-tasse, jusqu'à ce qu'elle tourne sur elle-même, s'entrechoquant de plus en plus violemment avec l'assiette. Les sons traversent l'espace comme un train qu'on entendrait s'approcher puis s'éloigner. Rien ne bouge, sauf ces deux objets de porcelaine. L'artiste finit par amoindrir le mouvement et dépose la tasse à terre. Puis, elle choisit un angle au sol, se plaçant en adéquation aux objets présents, et se couche sur le ventre, le visage contre terre, les jambes écartées. Elle se tourne ensuite vers la peau de bête à terre et l'arrange en la tirant doucement dans toutes les directions, la soulève, la retourne, caresse son visage contre, s'y frotte les joues, tente de « faire marcher » cette peau comme si elle était un animal vivant, puis s'y enveloppe en en faisant une robe ou un manteau. Elle tente de l'écraser, debout sur la peau pliée en boule. Ce jeu d'appivoisement est comme une tentative de réanimation, elle cherche la vie dans cette peau, comme elle la cherche dans la tasse d'ailleurs. Elle enfle alors la sous-tasse dans son pantalon en commençant par le bas, la fait passer le long de sa jambe, puis dans son pull, et fait un tour entier du corps, l'objet toujours enfilé entre ses habits et son corps.

Finalement elle va chercher une grande feuille cartonnée sur laquelle elle étale une épaisse peinture noire. Elle se déshabille et, toute nue, elle laisse la peinture imprimer son avant-bras. Elle prend différentes poses, très référencées, qui mettent en évidence le corps noirci. Elle finit par passer dans la peinture non seulement ses bras, mais tout son corps, devant et derrière, tout en traversant de plus en plus rapidement l'espace, courant d'une pose à la suivante, d'un coin de l'espace à l'autre. Un jeu s'instaure entre ses arrêts et les « clicks » de la photographe documentant la performance. En s'exposant pleinement en tant que corps, elle se retire en réalité en tant que personne ; toujours plus fébrile, plus instable elle pose une dernière fois et quitte l'espace.

Le jury apprécie beaucoup cette performance pour sa poésie. Gisela Hochuli a réussi à mettre son corps, l'espace et les choses au service d'une poésie propre. Elle a été capable d'agir avec des objets, de montrer des processus de transformation des matériaux utilisés. Le jury soulève en particulier le fait que sa performance n'était pas orientée sur un concept ou une idée, mais sur le faire, sur l'action, qui, dans la scène de la toute fin, devient figure et expression. Elle a ainsi touché le cœur même de la discipline et de son histoire, tout en la transgressant. La tension soutenue et le sentiment de désorientation de la fin, tout comme les changements de rythme et le rapport aux matériaux témoignent d'une maîtrise corporelle et spatiale poussée. Même sans connaître les œuvres de Meret Oppenheim auxquelles la performance fait allusion, l'engagement total et l'intensité de l'artiste pouvaient être pleinement appréciés par le public.

L'artiste a reçu un prix doté de CHF 25'000.

Julia Geröcs «Cacologie»

Née en 1978 à Budapest (HU), Julia Geröcs vit et travaille en Suisse depuis 2005. Elle a étudié l'histoire de l'art à l'université de Budapest, puis a fait des études à la Haute Ecole d'art de Zurich.

Julia Geröcs a proposé une performance au scénario parfaitement maîtrisé, se fondant sur un texte écrit mis à la disposition du public dès le début de son intervention. Son travail a développé un lien fort avec le texte et le langage, tant celui des mots que du geste. En prenant comme point de départ une citation tirée du roman de Milan Kundera *L'insoutenable légèreté de l'être*, Geröcs a analysé l'interprétation du kitsch par l'auteur grâce à une série de courts récits soulevant des sujets tabous.

« Cacologie » commence par l'entrée en scène de la performeuse, vêtue d'une blouse blanche élégante et de pantalons noirs. L'espace qu'elle occupe comporte quelques objets, une chaise sur un rectangle blanc, un tissu brun enroulé, un micro sur trépied, un haut-parleur. Elle lit, assise, une citation de Kundera, puis recouvre le livre avec le tissu, en fait une sorte de marionnette avec laquelle elle commence une conversation, pose des questions, argumente et contre-argumente. Une fois devant le micro, elle raconte à la première personne l'histoire d'une infirmière qui soigne Lara, une femme aux jambes paralysées. Le texte dévoile de manière crue, force de détails intimes, la toilette quotidienne de cette femme handicapée et la manière dont ce geste est vécu par l'infirmière. L'artiste prononce son texte de manière marquée : les temps sont clairs, les mots tranchés, le vocabulaire oscille entre érudition et obscénité. Elle accompagne les mots prononcés de nombreux mouvements, elle « danse » son texte, mettant en langage corporel la narration. Une partie du texte sera rythmée en tapant du pied, alors qu'une autre mobilisera les doigts de la performeuse. Son visage est peu expressif et reste neutre lors des récits les plus crus. Ses gestes minimes et abstraits participent à une dimension corporelle en fort contraste avec le contenu des textes. Elle crée ainsi la distance nécessaire à la réception de ce contenu. Lors de ce récit, elle pose un petit bout de tissu brun sur sa tête, le glisse dans la poche arrière de son pantalon, projetant sur un objet à priori neutre une signification difficilement acceptable. Plus tard, elle retrouve sa conversation imaginaire avec Kundera puis s'empare à nouveau du micro. Elle raconte cette fois sa visite à l'hôpital auprès d'une vieille femme mourante, Marie, qui raconte son histoire d'amour vécue pendant la guerre, alors que la jeune femme rejoint en pensée son amant sur une île exotique. Julia Geröcs joue ainsi sur différentes temporalités et différents lieux, superpose images intérieures et extérieures, et mêle l'amour, la mort, la maladie, la merde, le désir.

Le jury apprécie la manière dont Julia Geröcs s'est emparé d'un matériau, le texte, pour l'incarner d'une façon extrêmement précise, dans un mode quasi filmique. Elle a réussi à faire un montage de plusieurs séquences, gardant une présence extrêmement forte en tant qu'interprète. Le jury a longuement délibéré au sujet de cette performance, dont l'aspect théâtral et très mis en scène a pu paraître déroutant. Son soin du détail, sa manière d'entrer dans le texte, de montrer quelque chose d'un ordre intime et personnel, tout en gardant une distance maîtrisée grâce à sa chorégraphie précise font cependant de sa performance une délicate possibilité de parler de l'être humain. Le jury soulève en particulier son approche thématique, son langage corporel élaboré et sa capacité à intégrer des ambivalences et gérer des simultanités tant au niveau du geste et de l'image qu'au niveau langage.

L'artiste a reçu un prix doté de CHF 10'000.